

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 6 NOVEMBRE, 1849.

No. 14.

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 6 NOVEMBRE 1849.

Études sur le Moyen-Âge

(PAR M. J. S. R., P.TRE.)

Suite.

L'INDUSTRIE AU MOYEN-ÂGE.

Première partie.

Il est un point de vue dont beaucoup d'esprits s'occupent davantage que de ceux sous lesquels le moyen-âge a été présenté jusqu'à présent. La vie intellectuelle, les jouissances de l'art et de la science, la passion dominante de notre époque; mais l'aisance, la richesse, l'industrie, la prospérité matérielle en un mot, voilà pour beaucoup de personnes la question capitale; c'est à moins sur celle-là que les détracteurs de l'époque que nous défendons paraissent les plus forts. De quel mépris ils regardent ces bas siècles, comme ils les appellent; siècles sans industrie, sans commerce; siècles de misère, de pauvreté générale. Messieurs je suis loin d'être l'ennemi de mon siècle; je lui reconnais sur les âges passés des supériorités de plusieurs sortes: à lui surtout appartient la gloire de l'industrie, et je l'en félicite. L'industrie, c'est la transformation de la matière, c'est son appropriation à nos usages, à nos besoins; c'est l'assujettissement de la matière à notre puissance; c'est par elle que l'homme exerce son empire sur la nature dont il fut investi au jour de la création.

L'industrie, en donnant une plus grande aisance matérielle, favorise par là même le développement de la civilisation intellectuelle et morale; et nous voyons déjà combien quelques uns de ses progrès, en rapprochant les diverses nations, tendent à l'union et par là à la perfectionnement de la société humaine. Honneur donc et encouragement à l'industrie.

Mais l'industrie varie suivant les besoins des divers siècles; ses inventions sont nécessairement progressives; les âges futurs amèneront à nos yeux des merveilles plus grandes encore que celles qui éblouissent nos regards. Aujourd'hui l'industrie par mille travaux ingénieux s'occupe de la commodité, des agréments, des exigences du luxe; à d'autres époques, elle dut se livrer non pas à ce qui était agréable à l'homme, mais à ce qui lui était utile, à ce qui lui était nécessaire. Eh bien, au moyen-âge, il y eut aussi un grand travail de la matière. L'homme ne fut pas oisif; il chercha graduellement à rendre sa vie matérielle plus heureuse; il fut l'ami du progrès physique comme du progrès intellectuel.

On a dit que le moyen-âge fut indifférent aux améliorations industrielles de la société, parce que le christianisme qui le dominait est par son esprit hostile aux travaux matériels.

J'aime beaucoup que le temps me permette de rectifier au long ce que cette opinion renferme d'erroné. Je me borne à quelques considérations rapides. Le christianisme nous

présente Dieu plaçant l'homme dans le jardin pour le travailler: *Ut operetur.* L'homme, dit Job, est fait pour travailler; comme l'oiseau pour voler.—Celui qui ne travaille pas, dit St. Paul, n'est pas digne de manger.

C'est à l'Église qu'on doit l'embellissement du travail méprisé par la société antique. Aristotele disait: Les citoyens ne doivent exercer ni les arts mécaniques ni les professions mercantiles. Si cette idée a survécu longtemps dans la noblesse européenne, il faut toujours se souvenir que c'est un reste de la société antique. Mais le christianisme n'a cessé d'encourager le travail matériel, et dans cette institution qui est la réalisation de ce qu'il y a de plus essentiel dans son esprit, la vie monastique, le travail manuel est recommandé dans les termes les plus forts. Ecoutez cet article de la règle de St. Benoît, règle que des millions d'hommes ont suivie: *Tunc verè monachi simus, si labore manuum suarum vivimus.* "Ils ne sont vraiment moines qu'en tant qu'ils vivent du travail de leurs mains." Ces quelques mots me paraissent suffire pour écarter l'objection générale que j'ai mentionnée.

Voyons donc quel a été le travail industriel au moyen-âge. Tout était à refaire sur ce terrain qu'avaient dévasté les Barbares.

La Gaule, dit M. de Chateaubriand, si peuplée, si florissante sous les Romains, était devenue un désert, une solitude; le sol se couvrait d'épaisses forêts. Il en était de même des autres contrées de l'Europe. C'était donc comme un défrichement universel qu'il fallait faire. Et bien, il faut voir avec quelle ardeur les peuples de cette époque, sous la conduite des moines, se mirent à cette œuvre. Les religieux de St. Benoît, près de Montone employaient au labourage plus de 3,000 paires de bœufs. Ce spectacle de moines entendant la terre maner à peu les préjugés barbares qui attachaient le mépris à l'art de nourrir les hommes. Le paysan apprit à retourner la glèbe et à fertiliser le sillon. Et le baron commença à chercher dans son champs des trésors plus certains que ceux que lui procuraient les armes. Une immense quantité de terres fut défrichée, rendue habitable et convertie bientôt d'une terre stérile en une terre fertile. On est étonné de la promptitude avec laquelle les villes se formèrent; c'est quelque chose qui ressemble un peu à ce qui s'est passé dans les États qui nous avoisinent. Et pourtant il y avait à lutter contre des invasions successives.

Dans le 11^e siècle l'Angleterre jouissait déjà d'une riche culture: la vigne y était cultivée, et Guillaume de Malmesbury dit que les vins de Gloucester ne le cédaient guères aux vins de France. La France dans les 13^e et 14^e siècles était riche et prospère.

Froissart fait un beau tableau de la fertilité des campagnes et de l'aisance qui y régnait. M. de Chateaubriand dit que la richesse de la culture du pays se démontre par l'immensité et la variété des taxes qui se payaient par le peuple.

L'industrie proprement dite participe comme l'agriculture au progrès général. Dans l'antiquité elle n'avait été que le lot des esclaves. Au moyen-âge elle devint la source de la prospérité du peuple. Les communes n'existent que par le commerce et l'industrie; or, puisque les communes se sont multipliées dans toute la chrétienté au point de cou-

tenir une population très forte; puis qu'elles se sont enrichies assez pour construire tant de monuments religieux et civils, qui dénotent tant de richesses, de connaissances et d'habileté, n'en résulte-il pas que l'industrie avait pris un grand essor? Au 13^e et au 14^e siècle, les représentants de la bourgeoisie ont été admis dans les états généraux et provinciaux chez tous les peuples de l'occident et au midi de l'Europe; cela prouve l'importance que les fonctions industrielles avaient acquises.

La Flandre et les républiques d'Italie furent le siège d'une industrie immense. Les fabrications de la ville de Bruges comptaient plus de 50,000 ouvriers; c'est aujourd'hui beaucoup au dessus du chiffre de la population totale de cette ville. On voyait dès lors les laines des ouvriers et des entrepreneurs. Les tissandis et les foulons de Gand et de Bruges étaient souvent pour les riches bourgeois des ennemis dangereux. Ainsi, était alors presque l'état du pays le plus industriel du monde, de l'Angleterre. Les manufactures de la Lombardie pour la laine et les étoffes brochées d'or et d'argent étaient célèbres et fort nombreuses. Les ouvrages de broderies, au moyen-âge, sont du travail le plus parfait. A Florence le *popolo minuto*, le petit peuple, réclamait sa part de la souveraineté que le *popolo grosso*, les banquiers et les fabricants lui avaient enlevée.

Quant au commerce, quoiqu'il n'eût pas les immenses ressources de la facilité des communications qu'il a aujourd'hui, cependant il fut plus étendu qu'on ne le pense. Dès le règne de Clovis, il y avait à Paris des marchands qui faisaient de fréquents voyages en Syrie. Dans le 9^e siècle, les Lyonnais et les Marseillais importaient de l'Inde et de l'Arabie des épices et des parfums qu'ils transportaient jusqu'aux extrémités de la Germanie. Dans le 14^e, les marchands de Dieppe et de Rouen faisaient un commerce très étendu avec l'Afrique où ils fondèrent de grands établissements. Et quand les croisades eurent transporté toute la population de l'Europe en Asie, quels progrès ne dut pas faire la science géographique, que de voies nouvelles offertes au commerce, que de choses rapportées de l'Orient, que de connaissances nouvelles y furent acquises. Et puis par tout il y avait des corporations pour les besoins matériels de la société.

Il y avait entre autres les frères pontifes ou voyageurs, qui prêtaient main forte aux voyageurs, réparaient les chemins publics, entretenaient des ponts et dirigeaient les voyageurs dans les mauvais pas. Partout les moines servaient d'hôteliers. Ainsi les voyages étaient fort communs; il n'était pas de chrétien qui ne fit quelques voyages lointains dont il rapportait quelques observations. Si nous pouvions revoir, dit M. de Chateaubriand, un de ces anciens voyageurs, que nous nous représentons comme une espèce d'esclave stupide, peut-être serions-nous surpris de lui trouver plus de bon sens et d'instruction qu'un paysan d'aujourd'hui.

Vous serez étonné peut-être d'entendre dire que la population, au 13^e et au 14^e siècle, était presque égale à ce qu'elle est aujourd'hui, du moins en France. C'est ce que M. Dureau de la Malle a établi dans un mémoire qu'il a présenté, à Paris, à l'Académie des sciences. M. de Chateaubriand dans ses *Études Histori-*

ques, avait émis déjà une opinion semblable. Et Cobbett, dans ses lettres sur la réforme, a fait voir aussi que l'Angleterre n'est guères plus peuplée aujourd'hui qu'elle l'était au 14^e et 15^e siècles.

L'AGRICULTURE DANS LE BAS-CANADA.

Le conseil des directeurs de la société d'agriculture du Bas-Canada s'est assemblé vendredi dernier, sous la présidence de M. Yale, le président de la société. M. Evans, secrétaire, ayant mis devant le conseil les nombreuses réponses du clergé à la circulaire de la société, ainsi qu'une lettre circulaire (que nous publions plus bas) de sa grâce Mgr. l'Archevêque de Québec au sujet du Journal d'Agriculture, M. H. L. Langevin a proposé, secondé par M. Evans, la série de résolutions suivantes, qui ont été adoptées à l'unanimité:

Résolu, 1^o.—Que la société d'agriculture du Bas-Canada voit avec la plus sincère satisfaction l'empressement, qu'un grand nombre de membres du clergé du Bas-Canada ont montré à répondre à la circulaire qui leur a été adressée le 29 septembre dernier par le secrétaire de cette société, et espère recevoir des réponses non moins favorables des autres membres du clergé.

Résolu, 2^o.—Que cette société ne peut s'empêcher d'exprimer sa reconnaissance à Sa Grâce Mgr. l'Archevêque catholique de Québec pour la circulaire qu'elle a bien voulu adresser à son clergé, pour l'engager à soutenir cette société dans son œuvre patriotique et philanthropique, et que cette société ne doute pas que le clergé ne réponde à cet appel avec son zèle ordinaire.

Résolu, 3^o.—Que cette société ne croit pas qu'elle puisse continuer, à son propre compte, la publication des journaux d'Agriculture, à moins que d'ici au 15 du mois de décembre prochain elle ne reçoive de nouvelles listes de souscripteurs payants, et que les souscripteurs actuels ne se hâtent de payer d'ici à cette date les sommes qu'ils doivent à la société.

Résolu, 4^o.—Que cette société tiendra sa première exhibition annuelle d'agriculture en septembre prochain dans les environs de la cité de Québec, et que le lieu de l'exhibition variera chaque année.

Résolu, 5^o.—Que F. M. Johnston, professeur de chimie agricole à Durham, Angleterre, et le Docteur Vincenzo de Baroni Amarelli, de Rossano, Royaume des Deux-Siciles, soient nommés membres honoraires de la société d'agriculture du Bas-Canada.

On voit par là que le clergé du pays a déjà répondu avec empressement à l'appel des directeurs de la société d'agriculture du Bas-Canada. Aussi cette société lui en témoigne-t-elle cordialement sa reconnaissance ainsi qu'à S. G. Mgr. l'Archevêque de Québec, dont le public saura apprécier les efforts en faveur de l'agriculture et de tout ce qui tend au bien-être et à la prospérité de nos populations. Voici maintenant la circulaire à laquelle nous faisons allusion plus haut:

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC

15 octobre 1849.

Monsieur le Curé.—J'ai vu avec plaisir que le journal publié à Montréal, sous la direction de la société formée pour l'encouragement de

l'agriculture dans le Bas-Canada, est reçu par la plupart de MM. les curés du diocèse. Il convient en effet que le clergé montre en cela, comme en tout le reste, qu'il est loin d'être indifférent à ce qui peut favoriser les intérêts du pays.

J'apprends toutefois que ce journal doit être discontinué, à la fin de la présente année, si les abonnements ne s'accroissent de manière à en couvrir les dépenses. Qu'il me soit permis, Monsieur le curé, de vous inviter à prévenir, autant qu'il est en vous, cet événement fâcheux, en pressant les plus influents au moins de vos paroisses de s'abonner à cette publication qui renferme des renseignements si précieux pour notre population agricole. Le zèle du clergé à répandre de plus en plus par ce moyen, parmi nos cultivateurs, la connaissance des méthodes employées ici et ailleurs pour le perfectionnement de l'agriculture, lui acquerra un nouveau titre à la reconnaissance de ses compatriotes.

Recevez, Monsieur, le curé, l'assurance de mon bien sincère attachement.

JOS. ARCH. DE QUÉBEC.

Le public devra apprendre avec satisfaction, par la troisième résolution précitée, qu'il dépend entièrement de lui que les journaux d'agriculture continuent ou cessent d'être publiés. Les directeurs ont voulu montrer que pour eux ils veulent tout faire pour soutenir ces publications, et que, si elle tombent, la faute en sera à d'autres qu'à eux. Nous espérons qu'il ne sera pas dit que dans le Bas-Canada, où la population est en grande partie française et en partie anglaise, un journal français et un journal anglais d'agriculture n'y trouve pas assez d'appui et d'encouragement, pour pouvoir payer le coût de l'impression. Il est de l'honneur de nos populations que les journaux se maintiennent; il faut qu'elles montrent qu'elles savent apprécier l'utilité de semblables publications, et qu'elles comprennent qu'un peuple agricole, comme l'est le nôtre, ne peut exister qu'à la condition d'améliorer constamment son agriculture. Nous devons donc avoir la confiance et la certitude que les membres du clergé et toutes les personnes influentes vont travailler de concert, pour apporter à ces publications le soutien et le patronage qu'elles méritent à tant de titres, et dont l'absence ne peut que faire l'étonnement de tous ceux qui en comprennent l'avantage.

Mincere.

La Tenure Seignioriale

ET LE RAPPORT DE LA CONVENTION.

Ce rapport du comité de la convention est publié dans les journaux du pays; déjà chacun a pu juger, avec quelle exactitude a été faite l'analyse qui s'y trouve, des lois, ordonnances et arrêts qui ont rapport aux droits féodaux, en force en ce pays et ayant un rapport immédiat aux questions que discute le *pays seigniorial* et aussi quels sont les moyens suggérés par le comité, pour régler cette difficile question de l'indemnité à accorder aux seigneurs. Ce rapport mérite, par l'importance des sujets qui sont en litige, par l'étendue des réformes qu'il suggère, par le montant de l'indemnité et la manière dont elle serait prélevée et payée, l'examen approfondi non seulement de nos législateurs, mais encore de tous les inter-

fond du sanctuaire; leur maintien si recueilli; ce chant grave et solennel qui se prolonge pendant plus d'un quart-d'heure; ces accents si fortement sentis par tous ces cœurs palpitant de l'amour divin; ce long cri de la douleur et de l'espérance qui, s'élevant de cette vallée d'exil où gémissent les enfants d'Ève, monte vers le trône de Marie et va retentir dans les hauteurs des cieux, tout cela vous pénètre et vous émeut jusqu'au fond des entrailles.

J'assistai encore à l'office de la nuit; car toutes les nuits, à deux heures ou à une heure, quelquefois à minuit, selon la longueur de l'office, toute la communauté se lève à l'exemple du Roi psalmiste pour vaquer jusqu'à l'aube à l'adoration et à la prière. Ainsi, tandis que dans le monde une foule insouciant et léger fourbillonne dans les spectacles et les folles joies; tandis que le libertin, favorisé par les ténèbres, se livre à la débauche et à la fornication, le trappiste quitte sa couche de planche et de paille et se rend au temple avec ses frères pour élever vers le Ciel ses mains pures et demander grâce et miséricorde.

Deux officiers étaient venus à Aiguebelle l'esprit plein de ces préventions si ordinaires aux gens du monde. Ils ne pouvaient souffrir les moines, et surtout les moines de la Trappe. Uniquement avertis par la curiosité et le désir d'exercer leur critique, ils montèrent à la tribune pour assister à l'office; mais en voyant l'air pieux de tous ces cœuvobites, qu'on prendrait pour autant de sérapihins, la joie donc et pure qui régna sur les visages; en enten-

FEUILLETON.

Pèlerinage à la Trappe.

La voix des passions se tait sous leurs cilices; Mais leurs austérités ne sont pas sans délices. Le Dieu qu'ils ont cherché ne les oubliera pas.

Dans le département de la Drôme, à 20 kilomètres sud-est de Montélimar, au fond d'une vallée enfermée par trois collines couvertes de forêts et de roches nues, on trouve un monastère antique du nom d'Aiguebelle. L'origine de cette abbaye remonte au douzième siècle, siècle fécond en fondations religieuses. La vallée sourillante dans laquelle elle est assise n'était qu'une solitude inculte lorsque, en 1137, Gontard de Loup, seigneur de Rochefort, en fit don à l'abbaye de Morimond, maison de l'ordre de Cîteaux, pour y construire un monastère en l'honneur de la sainte Vierge. Cette vallée portait alors le nom de Vallis-Homsta; mais les fondateurs de l'abbaye, qui furent douze religieux de Cîteaux et leur supérieur, lui donnèrent le nom d'Aiguebelle, nom gracieux qui lui convient à merveille; car de tous côtés on entend le bruit des eaux qui descendent des rochers, et on voit leurs flots limpides venir en abondance haïger l'enclos du monastère. Dans cet asile du silence vivent, sous l'étroite observation et la règle sage de saint Benoît deux cents religieux connus sous le nom de Trappistes: chrétiens fervents qui, au sein d'un siècle sensuel et sceptique, nous retracent

dans leur vie les mœurs austères et pures de l'ancienne Thébaïde. Nous les avons visités, ces habitants du désert; nous avons été témoins de leur ardente foi, de leur inépuisable charité, de leur édifiante austérité, de leur pauvreté laborieuse, et nous en gardons longtemps le souvenir; mais ces vertus sublimes, quel puissant mobile les inspira? Nous n'hésitons pas à le dire: la foi religieuse; oui, la foi sacramentelle et chrétienne. Le froid rationalisme n'enfante jamais que l'égoïsme ou le néant.

On parle beaucoup de socialisme dans le monde. Nous avons trouvé chez les Trappistes une véritable institution sociale, la communauté des biens et du travail établie sur le plan des conseils évangéliques, c'est-à-dire le socialisme volontaire, inspiré par la foi catholique et librement accepté par l'intelligence et par le cœur.

On fait encore tous les jours résonner à nos oreilles les grands mots de liberté, d'égalité, de fraternité. Ces mots, trop souvent vides de sens dans le monde, sont à la Trappe une vérité. Là règne la plus belle de toutes les libertés, la liberté des enfants de Dieu. L'âme y est affranchie de la plus cruelle des tyrannies, de la tyrannie des passions. Le moine, d'ailleurs, ne se soumet pas volontairement et après un an de réflexions au joug de la règle.

Là règne l'égalité pour les religieux. On laisse à la porte, en entrant, toutes les décorations et tous les titres. Une fois revêtu de l'humble froc, on n'a plus de rang que par

l'ancienneté et la vertu. Tous les religieux, quels qu'ils soient, sont également admissibles aux emplois. L'abbé, élu à la majorité des suffrages, ne voit que des frères dans tous ceux qui lui sont soumis.

Là règne encore la fraternité. On y trouve une société de frères vraiment unis et qui ont tout mis en commun: leur cœur, leur volonté, leur avoir, leur travail, leur religion même et leurs célestes espérances. Aussi, quel ordre admirable! quel accord merveilleux de tous les esprits et de tous les cœurs! quelle soumission à la règle! quelle docilité respectueuse pour le vénérable abbé leur élu, leur chef et leur père.

Nous allons donner quelques détails sur la vie sainte de ces pieux cœuvobites. Quand la porte du monastère s'ouvrit à moi, je vis se présenter un religieux revêtu d'une robe de laine brune, serrée autour de son corps par une ceinture de cuir. Un capuchon de la couleur de la robe couvrait sa tête, et à sa ceinture pendait une clef; c'était le frère portier. Il se découvrit, se mit à genoux et s'inclina en me disant: *Benedicite*, comme pour me demander ma bénédiction. Il se releva à l'instant, m'interrogea d'un ton gracieux et poli sur le but de mon voyage, puis, sur ma réponse, m'introduisit dans la salle d'attente et va sonner trois coups de cloche pour annoncer qu'un pèlerin vient d'arriver. Tandis que je suis à lire le *Cérémonial de l'Hôtel-Dieu*, tombé sous ma main, je vois s'avancer du fond des étoffes deux jeunes religieux vêtus de robes de laine blanche, et dont la

tête nue, rasée jusqu'à l'épiderme, laissait apparaître dans son contour une couronne de cheveux, touchant symbole de la couronne du Christ. Ils marchent de front, les yeux baissés et avec une modestie angélique. Arrivés devant moi, ils tombent à genoux et s'étendent sur le carreau de toute la longueur de leur corps. Ils se relèvent et, sans me regarder, me font signe de les suivre. Ils me mènent à l'église adorer le Seigneur du ciel et saluer la Vierge, protectrice de ces lieux. Ils me ramènent à la salle de réception, où, m'ayant fait asseoir, l'un d'eux ouvre le Livre de l'*Imitation* et me lit quelques lignes sur la dignité du sacerdoce. Ils me font un nouveau signe et me remettent entre les mains du Père hôtelier, qui me salue avec cette aménité, qui leur est commune à tous, m'offre quelques rafraîchissements et me conduit dans la cellule que je dois occuper pendant ma retraite. Un instant après je reçois la visite du révérend Père chef de ce monastère. Je fus étonné de son air bienveillant et de sa politesse. Don Orsini, qui, sous les dehors de la simplicité la plus ingénue, cache un grand sens et un tact exquis, charme tous les étrangers qui viennent à Aiguebelle, et laisse dans leur esprit l'impression la plus favorable.

J'avais beaucoup entendu parler du *Soleil Regina* chanté par les Trappistes. J'assistai le soir au chant de cette touchante invocation à la Reine du ciel, et j'en fus ravi. Le spectacle imposant de ces 200 moines, tous debout devant l'image de la Vierge, qu'on aperçoit au